

Extraits

Soledad Pinilla

Soledad Pinilla Gómez a vu sa vie s'écrouler
quand sa mère, Soledad Gómez,
lui avoua qu'elle regrettait de l'avoir mise au monde.

Soledad Pinilla Gómez a vu sa vie s'écrouler
quand son père, Mariano Pinilla,
lui caressa la cuisse sous sa jupe, au retour de l'école.

Soledad Pinilla Gómez a vu sa vie s'écrouler
quand son fiancé la traita de pute, de salope, de cochonne, de dégoûtante
parce qu'il l'avait vue parler avec Urki Gillenea dans le parc.

Soledad Pinilla Gómez a vu sa vie s'écrouler
quand le médecin lui dît que non, elle ne serait jamais mère
à cause d'une malformation génétique.

Soledad Pinilla Gómez

Soledad Pinilla Gómez

Soledad Pinilla Gómez

Soledad Pinilla Gómez a vu sa mort s'écrouler
au moment où la corde, ne supportant pas son poids,
s'est cassée.

Soledad Pinilla Gómez a vu sa mort s'écrouler

au moment où son pistolet s'est enrayé.

Soledad Pinilla Gómez a vu sa mort s'écrouler
au moment où, alors qu'elle allait sauter d'un pont,
un témoin de Jéhova l'aperçu et l'en empêcha.

Soledad Pinilla Gómez

Soledad Pinilla Gómez

Soledad Pinilla Gómez

Soledad Pinilla Gómez a vu sa vie s'écrouler,
a vu sa mort s'écrouler
le jour où elle comprit que la vie
n'allait pas la laisser vivre
et n'allait pas la laisser partir non plus.

Soledad, tu ne peux pas mourir.
Soledad, tu ne peux pas vivre.

Esquisse

J'ai pensé au jour de ma mort.

J'aimerais qu'il y ait du soleil. Si c'est possible que ce soit le printemps.

Le ciel bleu, bleu et bleu. Que quelqu'un accroche des nuages au fond, de l'horizon. Des blancs, ceux qui paraissent faux. Si les magnolias ont fleuri, encore mieux. Pour ce qui est des cerisiers, peu m'importe, même si ce ne serait pas de trop. La mer, tranquille. Plate. Lisse. Miroir.

« Blue » aussi. Les vagues auront bien le temps d'arriver. Quelque voilier circulant à la voile, et non au moteur. Que ce soit Gaia.

Je ne veux pas qu'on m'emmène à l'église. J'aimerais que mon dernier adieu ait lieu au phare. Devant la mer. Les rochers à mes pieds. À mes pieds morts. Je porterai des vêtements propres, peut-être même une chemise, peut-être même qu'on ma veste de costume. La noire, celle en velours côtelé. Une orchidée au revers. Quelque chose de saison. Que personne n'en fasse toute une histoire. Je porterai un chapeau. Noir. En velours côtelé aussi. Ou mieux lisse. Ou à carreaux. On verra. Que l'on me demande juste avant de mourir. Et sur le visage un sourire. Le sourire de celui qui a vécu. Et s'il ne peut pas être sur le visage, qu'il soit dans l'âme.

L'épitaphe dans la poche, dans une enveloppe bien fermée. Qu'on le sorte une fois seulement que seront partis ceux qui n'étaient pas invités. Ce seront quelques mots, seulement. Je ne les connais pas encore. Il faut que j'y réfléchisse. Je ne vais pas improviser ! Un adieu, une invitation, un jeu de mots. Un peu d'émotion.

Et quand tout sera terminé, que l'on m'enterre dans la montagne. Au pied d'un noyer. Non, au pied d'un chêne. Non, au pied d'un châtaignier. Non, au pied d'un hêtre. Non, au pied d'un frêne. Bon, peu importe. Mais que l'on m'enterre, qu'on ne me laisse pas là abandonné, qu'on ne me jette pas dans le container marron, qu'on ne m'oublie pas.

Bien que tôt ou tard ils m'oublieront tous.

Et ceux qui se souviendront encore de moi, mourront à leur tour.